

efficacement à la paix, que si l'on se hâtait de leur rendre la liberté”.

Le gouverneur n'eut rien à repliquer à un discours si mesuré et si judicieux. Il trouvait même un grand avantage à laisser faire aux Hurons les premières avances pour la paix. Il répondit donc à celui qui venait de lui parler avec tant de sagesse, qu'il approuvait fort ses raisons, et qu'après tout la paix était beaucoup plus leur affaire que la sienne. Cependant, ayant su que le P. Brébeuf voulait profiter de cette occasion pour retourner à son église, pour les besoins de laquelle il était descendu à Québec, et où il menait deux nouveaux missionnaires, il jugea à propos, pour ne les point laisser exposés aux malheurs arrivés aux PP. Jogues et Bressani, de leur donner une escorte capable de les garantir de toute insulte.

Il firent en effet le voyage sans aucun accident, et à leur arrivée aux Hurons, il fut résolu dans un grand conseil, de renvoyer les deux prisonniers iroquois à M. de Montmagny. Ce gouverneur avait déjà donné la liberté à celui que les Algonquins lui avaient remis, et les cantons, pour montrer combien ils étaient disposés à la paix, lui avaient renvoyé Couture, ce Français qui s'était laissé prendre avec le P. Jogues. Il avait été accompagné du même prisonnier iroquois renvoyé par M. de Montmagny, et de députés munis de pleins pouvoirs tels que le gouverneur-général les avait demandés.

Aussitôt qu'on eût appris l'arrivée des uns et des autres aux Trois-Rivières, M. de Montmagny s'y rendit, et après les avoir bien régalés, il leur marqua le jour auquel il leur donnerait audience. Ce jour venu, le gouverneur parut dans la place du fort des Trois-Rivières qu'il avait fait couvrir de voiles de barques, et s'assit dans un fauteuil, ayant à ses côtés, M. de Champflours et le P. Vimond, et sur les ailes plusieurs officiers et les principaux habitants de la colonie. Les députés iroquois, au nombre de cinq, s'assirent à ses pieds, sur une natte. Il choisirent cette place pour marquer plus de respect à Ononthio qu'ils n'appellèrent jamais autrement que leur père.

Les Algonquins, les Montagnais, les Attikamègues, et quelques autres sauvages de la même langue, étaient vis-à-vis; les Hurons demeurèrent mêlés avec les Français. Tout le milieu de la place était vide, afin qu'on pût faire les évolutions nécessaires; car chez les sauvages, ces audiences sont des espèces de comédies, où l'on exprime par des gestes bizarres des choses souvent très sensées, et où la bouffonnerie des contorsions couvre le sérieux de la chose.

Les Iroquois avaient apporté dix-sept colliers, qui étaient autant de paroles, c'est à dire de propositions qu'ils avaient à faire. Pour les exposer à la vue de tout le monde, ils firent planter deux piquets et tendre une corde de traverse sur laquelle ils les suspendirent. Quand tout le monde fut placé, l'orateur des cantons